

Les trois versions de la “Lettre d’Abailard à Héloïse” de Claude Joseph Dorat¹

ALFONSO SAURA
Universidad de Murcia

Resumen:

Entre 1758 y 1766, el joven Claude-Joseph Dorat escribió tres versiones sucesivas de una Carta de Abelardo a Eloísa. El público apreciaba este género nuevo, la “héroïde” que narraba amores y permitía la expresión de la sensibilidad en primera persona. La lectura de esas tres versiones nos permite seguir las exigencias de Dorat consigo mismo tanto en el contenido como en la expresión poética.

Palabras-clave:

Claude-Joseph Dorat, Abelardo y Eloísa, heroidas, sensibilidad.

Abstract:

Between 1758 and 1766, the young Claude-Joseph Dorat wrote successively three different versions of an Abelardo’s Letter to Eloisa. The public appreciated this new genre, the “héroïde”, narrating love affairs and expressing sensitivity in person first. The reading of these three versions allows us to follow Dorat’s requirements with himself both in content and in poetic expression.

Key-words:

Claude-Joseph Dorat, Abelard and Eloisa, heroides, sensitivity.

La lettre de *Abailard à Héloïse* est un des premiers poèmes de Dorat à jouir de succès. Pourtant cette version de 1758 sera remaniée incessamment jusqu’en 1766, produisant deux nouvelles versions publiées et lues. La troisième sera considérée définitive. La lecture et comparaison de ces trois poèmes sur le même sujet nous instruit bien sur la manière d’agir de ce jeune écrivain qui se lançait dans la carrière des lettres.

1.- Le jeune chevalier Dorat.

En 1758 Claude Joseph Dorat était un jeune amateur qui frayait son chemin dans les milieux littéraires. Né, le 31 décembre 1734 à Paris, dans une famille de petite et discrète noblesse de robe de souche limousine, il était “naturellement” destiné aux études de droit. Malgré

1 Este trabajo es resultado del proyecto de investigación *Formas narrativas breves entre dos siglos. Estudio, recepción y traducción* 05706/PHCS/07 financiado con cargo al Programa de Generación de Conocimiento Científico de Excelencia de la Fundación Séneca, Agencia de Ciencia y Tecnología de la Región de Murcia.

ses bonnes études et même “quelques prix à l’université” (Pascal 1996: 9), il n’avait pas voulu suivre la carrière juridique. Entré aux Mousquetaires, il avait dû aussi quitter ce corps deux ans après à cause de l’opposition familiale mais il se flatta toujours de son passage: “ci-devant mousquetaire”. En 1758, Dorat, noble et désargenté, cherchait comme autant d’autres, dans les lettres qu’il aimait la gloire et le pain quotidien. Sa facilité versificatrice lui avait ouvert les portes des milieux littéraires. Il s’était lié d’amitié avec d’autres jeunes poètes désireux de gloire. Le succès de son ami Colardeau en 1758 fut décisif dans sa carrière littéraire.

Charles Pierre Colardeau, de deux ans son aîné, venait d’écrire une *Lettre d’Héloïse à Abailard*², imitée de Pope, dont les copies, d’abord manuscrites, ensuite imprimées, jouirent d’un grand succès et lançaient la mode d’un genre nouveau, l’héroïde. Le sujet était connu, l’oeuvre de Pope aussi, mais Colardeau ne la suivit fidèlement. Au lieu d’une épître “froide et languissante”, il chercha à rendre un témoignage des amours d’Abailard et Héloïse, “de leurs esprit, de leur érudition, de leur goût, de leurs faiblesses et de leur pénitence”³. Le public se plut dans cette expression de sensibilité qui était la leur. Colardeau se dépêcha d’écrire une deuxième, celle d’Armide à Renaud. Dorat et d’autres entrèrent aussi dans le genre.

Le jeune Dorat avait publié en 1757, c’est à dire du haut de ses 22 ans, une *Ode sur le malheur*, recueillie plus tard dans les différentes éditions de ses vers et oeuvres mêlés, et témoignage de son activité poétique. Pourtant le théâtre semble avoir été son principal et premier zèle. En 1756, quand il n’avait que 21 ans, il fit des vers pour louer la déclamation de Lekain qui avait énormément contribué au succès de *Sémiramis* de Voltaire⁴. Fruit encore de ce soucis, Dorat composa un *Essai sur la Déclamation tragique*, publié en 1758, qui est la première version de son très renommé poème *La Déclamation théâtral*. Ce fut un succès plusieurs fois réimprimé. Il y demande de la spontanéité, de la fougue en scène, de l’audace... autant de traits qui auraient été appréciés par les acteurs romantiques. Il faut attribuer le succès, d’un côté, à la mode du poème didactique, mais, d’un autre côté, à la connexion de Dorat avec la sensibilité du public. Par contre, Dorat échoua dans la création théâtrale tout au long de sa vie⁵.

2 *Lettre d’Héloïse à Abailard. Traduction libre de M. Pope.* Par M. Colardeau. Au Paraclet. 1758. BNF : Ye 9637. Cette *Lettre* se trouve reliée avec celle d’Armide à Renaud [Ye9638] dans un seul volume in-8° intitulé *Épîtres amoureuses d’Héloïse à Abailard, et d’Armide à Renaud, par M. Colardeau.* [Colardeau, Charles-Pierre, 1732-1776]. Partout. Aux dépens du Public. 1758. Ce qui témoigne de la difficulté de denomination du nouveau genre et du marché du livre.

3 Avis de l’éditeur, p. 9.

4 Voilà un fragment:

Je crois toujours le voir, échevelé, tremblant,
Du tombeau de Ninus s’élancer tout sanglant,
Pousser du désespoir les cris sourds et funèbres,
S’agiter, se débattre à travers les ténèbres,
Plus terrible cent fois que les spectres, la nuit,
Et les pâles éclairs dont l’horreur le poursuit.

(Vers de Dorat à la gloire de Lekain,

Correspondance de Voltaire, D17922, 20 sept 1772)

5 « Non, décidément, l’heure de Dorat n’avait pas encore sonné, malgré tous ses efforts » (Pascal 1996 : 12).

2.- Dorat et le genre “héroïde”.

Dorat s’adonna aux héroïdes pendant neuf ans, entre 1758 et 1767. Dorat est un des auteurs principaux de ce genre et peut-être le plus connu. À part notre *Abailard à Héloïse*, en 1758-1759 il publia trois autres: *Philomèle à Prôné* (Caroni 1988a: 343); *Julie, fille d’Auguste, à Ovide*; *Héro à Léandre*; *Octavie, soeur d’Auguste à Antoine* et. Je dois remarquer que ces trois héroïdes de Dorat traitent de matières de l’antiquité classique et que ce sont des femmes qui écrivent à la première personne. Donc ce sont celles-ci qui méritent le mieux la qualification, stricto sensu, d’héroïdes à la manière d’Ovide. C’est le moment aussi de deux poèmes narratifs traduits ou imités d’Ovide: Narcisse et Salamis.

Dans un deuxième temps, vers 1763-6, il compose trois héroïdes bien romanesques: *Lettre de Barnevelt dans sa prison à Truman son ami* (1763); *Lettre du comte de Comminges à sa mère* (1764); et *Lettre de Zéïla, jeune sauvage, esclave à Constantinople, à Valcour, officier français, précédée d’une lettre à madame de C**** (1764). Dans la lettre introductive, Dorat fait une critique sévère de ce genre en vogue depuis six ans pour justifier ses écarts du modèle ovidien. Remarquons qu’aucune des trois n’est appelée “héroïde” dans son titre, sans doute parce qu’il se sentait trop contraint dans le genre. D’ores et déjà, il préférera les appeler “Lettres”, comme ici, ou “Epîtres”. C’est justement ce qu’il fait en 1766, à la réédition de *Julie, fille d’Auguste...*, et de ses autres héroïdes, qu’il réunit, remanie et publie à nouveau dans un volume avec le titre de *Lettres en vers, ou Epîtres héroïques et amoureuses*.

Les années 1766 et 67 représentent bien un troisième et dernier moment de Dorat par rapport au genre. L’héroïde triomphe et rapporte. Les rééditions, avec ou sans corrections, s’imposent. Les suites aussi. Par l’*Année Littéraire* nous savons qu’en 1766 *Barnevelt* est réimprimé pour la quatrième fois, *Julie à Ovide* et *Zéïla* pour la troisième, *Zéïla au Bain*, ouvrage de son ami Pezay, pour la deuxième, et j’en passe. Le succès des amours de Zéïla et Valcour l’invita à écrire deux autres lettres dans les années suivantes jusqu’à compléter un cycle romanesque, au dépit de certaines manifestations personnelles. En 1766 Dorat publia une *Réponse de Valcour à Zéïla, précédée d’une lettre de l’auteur à une femme qu’il ne connaît pas*. Un nouveau paratexte introductif où Dorat éclaire ses relations avec le genre, et en 1767 une *Lettre de Valcour à son père, pour servir de suite et de fin au roman de Zéïla, précédée d’une apologie de l’héroïde en réponse de la lettre d’un anonyme à M. Diderot*. Le supposé anonyme était son ami Masson de Pezay. Mais ce jeu leur permet, à tous deux, d’écrire et de vendre.

A partir de 1767, pour Dorat le genre paraît épuisé. Les *Lettres d’une chanoinesse de Lisbonne à Melcour, officier français*, publiés en 1770 et inspirées des *Lettres Portugaises* de Gailleragues, méritent mieux le titre de “roman en vers”. Pour Dorat, parce que le genre héroïde est toujours vivant en France jusqu’à la veille de la Révolution. Le prestige de la littérature française et la mode de Paris assurèrent sa diffusion y traduction en Europe. C’est le cas des héroïdes à matière d’Abailard et Héloïse en Espagne (Saura 2002: 32) et des traductions

de Dorat à l’espagnol initiées en 1803 par la *Carta del Conde de Cominges a su madre, escrita en francés por el célebre Dorat y traducida al español por D.M.A.de C.* (Saura 2006: 347).

3. Petite histoire des textes.

La première version imprimée est celle de 1759⁶. Ce sont 174 alexandrins à rimes plates, dont 14 procédaient de Colardeau qui les ayant composés ne s’en était pas servi et les avait cédés à son ami. De même que Colardeau s’était défendu par anticipation disant qu’il avait évité la froideur de Pope pour ne s’attacher qu’aux beautés de l’original de la *Vie abrégée d’Abailard*, Dorat prie les lecteurs de ne pas juger avec malignité “la langage brûlant de la passion”. Il y a raison de croire que les premières ébauches, encore manuscrites, ont été lues et commentées dans les milieux littéraires fréquentés par son auteur qui aurait soumis leurs lectures.

La deuxième version est celle de 1761⁷. Bien que la couverture indique troisième édition, il s’agit d’une nouvelle version et non pas d’une réimpression. Si réimpression il y a eu, cela a été une seconde édition non trouvée⁸ de la première, celle de 1759. Cette version est un peu plus longue, 212 vers, dont le trait le plus marquant est la substitution des vers de Colardeau. Tandis que beaucoup de vers, rimes et hémistiches ont été conservées, le morceau de Colardeau a disparu. Dorat le justifie parce qu’ils pourraient paraître “mal liés” au reste de l’épître. Cette nouvelle version fut reprise dans un recueil de vers, *Trésor du Parnasse*, vouée à une longue diffusion et à des rééditions⁹.

La troisième et dernière version fut imprimée en 1766¹⁰. C’est la version la plus longue, 320 vers. Elle apparut dans un beau livre, qui portait le titre de *Lettres en vers, ou Épîtres héroïques et amoureuses* et qui contenait trois héroïdes déjà connues de Dorat - “Octavie, soeur d’Auguste, à Antoine”, “Hero à Léandre” et “Abailard à Héloïse”- précédées d’un avertissement de l’auteur selon son habitude. Dorat explique que les changements des deux premières “les rendent comme nouvelles” et que la troisième “est absolument neuve” surtout parce qu’il a approfondi “l’abîme de douleur où cet amant est plongé” En effet, cette nouvelle version est amplifiée dans l’étendue, 320 vers, et l’invention: Dorat approfondit “l’abîme de douleur” où Abailard est soumis.

6 *Abailard À Héloïse*, à Amsterdam, 1759. [sans nom d’auteur], in 8°, [couverture intérieure + avertissement sur 2 pages + texte sur 10]. BNF : Ye-20431.

7 *Abailard a Héloïse, troisième édition, revue & augmentée : suivie d’une pièce sur la mort de Madame****, [sans nom d’auteur], A Amsterdam. M.DCC.LXI, 16 p. in 8°. [Avertissement pp.III-IV+ Abailard à Héloïse pp. 5-11]. BNF Ye-20432.

8 Aucune bibliothèque conserve d’exemplaire indiquant seconde édition

9 *Le Trésor du Parnasse, ou Le Plus joli des recueils*, [sans nom d’auteur; par Martin Couret de Villeneuve (1719-1780) et Laurent-Pierre Béranger (1749-1822 selon Barbier)], Londres [Orléans], 1762, 4 vol. in-12 BNF : Fb-7203 à Fb-7206. Deux nouveaux volumes en 1770, collection de 6 vol BNF : Ye-12067 à Ye-12072.

10 *Lettres en vers, ou Épîtres héroïques et amoureuses*, Paris, Jorry, 1766, in 8°, 51 pp. [Avertissement ou Avant-propos (sans titre) I-VIII, Octavie, soeur d’Auguste, à Antoine pp 9-20, Hero à Léandre 21-32, Abailard à Héloïse 33-51]. BNF: Ye-20452.

Le luxe de l'impression (beau papier, ornements typographiques -estampes, vignettes, culs de lampes,... - et belle reliure) témoigne du succès du genre héroïde dans un certain public, même si la critique restait méfiante. Cette troisième version a été reprise depuis 1769 dans la *Collection d'Héroïdes et Pièces fugitives de Dorat, Colardeau, Pezay, Blin de Sain-More & d'autres*¹¹, collection très diffusée.

4.- L'édition de ces trois versions successives d'un même poème nous invite non seulement à comparer les différences de contenu, mais aussi à étudier les exigences d'invention et de style d'un jeune poète qui, malgré "ce don funeste" de la facilité versificatrice, luttait avec lui-même pour perfectionner son expression poétique.

Références Bibliographiques

- CAROCCI, Renata. 1981. "Les Héroïdes: une contribution à la poétique du XVIIIe siècle", in *Studies on Voltaire*, n° 193, pp. 1596-1606.
— 1988a. *Les Héroïdes dans la seconde moitié du XVIIIe siècle (1758-1788)*. Bari-Paris, Schena-Nizet, 1988
— (ed.). 1988b. *Les Héroïdes dans la seconde moitié du XVIIIe siècle (1758-1788)*. Choix de textes avec un commentaire par..., Bari-Paris, Schena-Nizet.
- COLECCIÓN de *Heroidas traducidas del francés en verso castellano*. (1807). Madrid, En la Imprenta de Sancha, 192 pp., (Escorial, sig. 103-VI-76).
- COLECCIÓN de *Varias Heroidas, traducidas libremente de los mejores autores franceses por D.M.A. de C.* (1808). Madrid, Repullés, 2 tomos. BNE sig. 4/1781 y 4/1782.
- COLLECTION d'*Héroïdes et Pièces Fugitives de Dorat, Colardeau, Pezay, Blin de Sain-More & autres*, Tome I, A Francfort et à Leipsig, En Foire, MDCCLIX, 305 Pp.
- CUETO, Leopoldo Augusto de. 1869-1875. *Poetas Líricos del siglo XVIII*, Madrid, Rivadeneira (BAE vol. LXI, LXIII, LVII).
- ELOISA A ABELARDO. *Epistola Heroïda, traducida del inglés por Juan Mauri y Castañeda*. 1810. Madrid, Ibarra.
- FROLDI, Rinaldo. 1996. "El Tema literario de Elsa y Abélard y las *Herbignac* de José Marcha", in Álvarez Barrientos, J., y Checa Beltrán, J. (Coord.), *El Siglo que llaman Ilustrado. Homenaje a Francisco Aguilar Piñal*, Madrid, CSIC, 1996, pp. 377-390.
- GARCÍA Garrosa, María Jesús. 1992. "El Conde de Comminge: Fortuna literaria de un mito dieciochesco en España y Francia", in *EPOS*, n° 8, pp. 353-375.
- PASCAL, Jean-Noël. 1996. *Les deux Régulus de Dorat*, Édition établie par-, Perpignan, PP. U. de Perpignan, 1996
- POLT, John H. R. (1987). *Poesía del Siglo XVIII*, Madrid, Castalia.
- SAURA, Alfonso. 2002. "Sur la fortune des Héroïdes en Espagne", in *Cahiers Roucher-André Chénier. Études sur la Poésie du XVIIIe siècle*, Vol. 21, pp. 141-162.
— 2006. "L'autocensure du traducteur: La *Carta del conde de Cominges a su madre* traducida en 1803", in. Cointre, A., Lautel, F. et Rivara, *La traduction du discours amoureux 1660-1830*, Metz, Centre d'études des textes et traductions- U. de Metz, pp. 347-362.

11 *Collection d'Héroïdes et Pièces fugitives de Dorat, Colardeau, Pezay, Blin de Sain-More & d'autres*, 10 volumes, in 12°, à Francfort et à Leipzig, en foire, 1769 [Différentes reimpressions en 1769 et 1771, avec de variations dans le nom de l'imprimeur, le lieu et le format du papier]. « Abailard à Héloïse » in Tome I (1769), BNF : Ye 11963, pp. 183-195.

LES TROIS VERSIONS¹²

VERSION 1759

Abailard à Héloïse, à Amsterdam, 1759¹³.

Avertissement. "Cette réponse a couru manuscrite dans le temps de la Lettre d'Héloïse: comme j'avais été prévenu, je ne la fis point imprimer. M. Fréron, a qui je la communiquai, en donna un extrait dans ses Feuilles.

Je cède aujourd'hui aux instances de mes amis, qui me conseillent de la faire paraître. On trouvera peut être dans cette pièce des idées un peu hardies; mais il faut les pardonner à l'amour désespéré d'Abailard; il vient de recevoir de sa Maîtresse une lettre passionnée, qui lui rappelle son état, ses malheurs: les feux se rallument alors avec autant plus de force qu'il se sent incapable de les satisfaire; il s'échappe, il est vrai; mais tout ce qu'il dit part d'une âme enflammée, et non d'un coeur corrompu. Ce sont des transports dont il n'est pas le maître, et que tous les hommes, dans sa situation, ont sans doute éprouvés¹⁴. C'est d'après cela que j'ai hasardé quelques traits; je les démens d'avance, s'ils peuvent paraître dangereux, et je prie les personnes qui me liront de ne point juger avec une froide malignité le langage brûlant de la passion, qui ne connaît point de frein, et dont les écarts sont presque toujours excusables." (pp. III-IV)

ABAILARD À HÉLOÏSE

(Abailard est occupé dans sa retraite à des Lectures Sacrées, à l'instant qu'il reçoit la lettre d'Héloïse)

Ouvrons....c'est Héloïse...Ah! Ciel! Ô jour heureux!	
Cette lettre, ces traits ont rallumé mes feux.	2
Loin de moi, livres saints, obscurs dépositaires,	
Où notre foi s'égaré au milieu des mystères:	4
Vos sombres vérités, qu'on adore en tremblant,	
Ne peuvent dissiper les ennuis d'un amant.	6
Jusque dans votre sein, le doute m'environne,	
Vous montrez le bonheur, Héloïse le donne.	8

12 Nous nous sommes limités à moderniser au minimum l'orthographe et ponctuation des éditions indiquées.

13 BNF Ye 20431, in 8°, anonyme, couverture intérieure, pp. III-IV Avertissement, pp 1-10 « Abailard à Héloïse ».

14 Un lecteur a ajouté cette apostille «point du tout dans sa situation », sur le replis non coupé de la feuille, et biffé d'un trait net les trois lignes de la phrase.

Me trompais-je! Que vois-je! Et que dois-je penser!	
Entre le Ciel et moi peut-elle balancer?	10
Le Ciel met donc le comble à ma fureur jalouse!	
Il m'arrache à moi même, il ravit mon épouse!	12
Héloïse, peux-tu rougir de tes transports!	
Quoi! Ton ardeur n'a pas consommé tes remords!	14
Chère amante, crois moi, ton Dieu, ce Dieu terrible	
Ne peut point régner seul sur une âme sensible.	16
Pourrait-il s'offenser d'un impuissant désir,	
Lui dont le souffle pur enfanta le plaisir?	18
Ne consulte que toi, ta flamme est légitime,	
Il n'est point de vertus, si l'amour est un crime.	20
Sur l'univers entier jette un moment les yeux;	
Animé par l'amour, l'univers est heureux.	22
Ce doux frémissement, cette brûlante ivresse,	
Qu'on éprouve en pressant le sein de sa maîtresse,	24
Est un tribut tacite, un hommage enchanteur,	
Que l'homme anéanti rend à son Créateur.	26
À de vains préjugés, cesse d'être soumise:	
Qu'Abailard soit ton Dieu, le mien est Héloïse.	28
Oui, fidèle moitié d'un malheureux amant,	
Je t'aime, et mon amour s'accroît par mon tourment;	30
Malgré le Ciel et moi, je brûle au fond de l'âme:	
Dans un corps tout glacé je porte un cœur de flamme;	32
« ¹⁵ Et je rassemble en moi, par un contraste affreux,	
La vie et le néant, la froideur et les feux.	34
Est-ce-là ce mortel dont l'ardeur dévorante	
Se rallumait sans cesse aux yeux de son Amante,	36
Et qui plein d'un amour, accru par les désirs,	
Sut t'en prouver l'excès, par l'excès des plaisirs?	38
Je me meurs... C'est en vain, que bornant sa vengeance,	
Le ciel me fait jouir d'un reste d'existence.	40
Ménagements cruels autant que superflus!	
J'existe pour sentir que je n'existe plus.	42

15 Note de Dorat : * Les vers marqués par des guillemets, sont de M. Colardeau. Il avait commencé une Réponse d'Abailard, qu'il a malheureusement abandonnée. Il s'est ressouvenu de cette belle tirade, dont il m'a permis de faire usage, et que j'ai liée à ma pièce le mieux qu'il m'a été possible. Je sais que / la comparaison ne me sera pas favorable, et que ce morceau fera regretter que tout ne soit pas de la même main; mais je me flatte au moins que le public me saura bon gré d'avoir de si bons vers à l'oubli, auquel l'auteur les avait condamnés.

Ô mort! m'as-tu frappé, sans pouvoir me détruire?	
L'homme est anéanti dans l'homme qui respire;	44
Et de l'humanité ce qui survit en moi,	
Fait rougir la nature et la remplit d'effroi"	46
Devrais-je faire, hélas! Un aveu qui t'offense?	
Que veux-tu? Je t'adore, et je n'ai plus d'espérance.	48
Ah! pardonne aux transports d'un amant furieux;	
Mes désirs font encore étinceler mes yeux.	50
Le fer qui m'a laissé cette triste ressource,	
De la nature en moi, n'a pu tarir la source;	52
Abailard, plein de toi, même au pieds de l'autel,	
Te jure en soupirant un amour immortel.	54
Ainsi, toujours en proie à ce combat funeste,	
Je vois s'évanouir des jours que je déteste.	56
Victime de la mort, dans ces sombres réduits,	
Je dévore en secret ma rage et mes ennuis.	58
Tels des feux resserrés au centre de la terre,	
Dans ces abîmes sourds font gronder leur tonnerre,	60
Se consomment enfin par leurs propres ardeurs,	
Et s'exhalent dans l'air en stériles vapeurs.	62
Je te dirai bien plus: vois quelle est ma faiblesse,	
J'en rougis... Accablé du poids de ma tristesse,	64
Je m'applaudis souvent de régner dans ces lieux, * ¹⁶	
Où la nature souffre et s'immole à mes yeux;	66
J'appesantis le joug de mes jeunes victimes;	
Mon triste désespoir les punit de mes crimes;	68
Leur enviant un bien dont je ne puis jouir,	
Je me venge en secret, je vois avec plaisir	70
Sur leurs fronts abattus, dans leurs regards avides,	
La pâle austérité graver ses traits livides;	72
Et de ces malheureux sans cesse environné,	
Je me trouve plus calme, et moins infortuné.	74
Tu frémis, je le vois: cette peinture horrible	
Porte le coup mortel à une âme sensible...	76
J'en atteste le ciel, si je vivais pour toi,	

16 Note de Dorat: "Les moines de Abbaye de Ruis l'éturent pour supérieur."

Mes serments et mes vœux ne seraient rien pour moi.	78
Que dis-je? L'univers n'a plus rien qui me touche.	
Ah! vaut-il un baiser imprimé sur ta bouche?	80
Quand je vis de mes jours s'éteindre le flambeau,	
Ton Dieu fut mon asile aux portes du tombeau.	82
Qu'aurais-je fait alors? Tes yeux pleins de tendresse,	
Par des larmes semblaient accuser ma faiblesse:	84
Il fallait t'éviter; ce nouveau culte, hélas!	
Dût fixer un amant arraché de tes bras:	86
Mais qu'il est languissant, et qu'il laisse de vide	
Dans ce cœur enflammé, que l'amour rend perfide! ¹⁷	88
La nature pour moi n'est qu'un désert affreux	
Où le jour à regret éclaire un malheureux.	90
Sur les plus beaux objets ma vue appesantie,	
Étend le voile épais dont elle est obscurcie.	92
Jusque dans le repos, ton image me suit:	
Je soupire le jour, et je brûle la nuit;	94
Et quand je crois saisir, embrasser ce que j'aime,	
À mes regards confus, je disparaissais moi-même.	96
Cette nuit même encore, un songe séducteur	
Avait rempli mes sens de leur première ardeur:	98
J'expirais sur ton sein, et mon âme enivrée	
Errait avec transport sur ta bouche adorée.	100
Ô douce illusion! Ô funeste réveil!	
Mon bonheur s'est enfui sur l'aile du sommeil.	102
Jetant les yeux sur moi, j'ai détesté tes charmes;	
Ils ont fait mes plaisirs, ils font couler mes larmes.	104
Quel état! Et pourquoi, rappelant mes malheurs,	
Vais-je renouveler le sujet de tes pleurs?	106
Retrace-toi plutôt ce moment de ma gloire,	
Où l'amour, malgré toi, m'accorda la victoire.	108
L'astre du jour baissait: un vent paisible et frais	
Ranimait la verdure et l'ombre des forêts:	110
Ma main sous un berceau te conduisit tremblante,	
J'entendis soupirer ta vertu chancelante.	112
Le feu de mes regards te peignait le désir,	

¹⁷ L'édition originale offrait un point d'interrogation que j'ai substitué.

J'aperçus dans les tiens le signal du plaisir...	114
Je volai dans tes bras, et soudain nos deux âmes, De l'amour satisfait épuisèrent les flammes.	116
Quels transports redoublés, hélas! T'en souviens-tu ? Abailard triomphait dans ton cœur combattu! ¹⁸	118
Ta voix éteinte en vain me reprochait mon crime: J'embrassais de mes feux ma mourante victime:	120
La foudre aurait grondé, je n'entendais plus rien, Heureux pour mon transport, plus heureux pour le tien.	122
Si j'étais près de toi, chère amante, ah! peut-être Tu pourrais d'un regard ressusciter mon être.	124
Dans tes yeux je verrais briller un nouveau jour, La nature obéit aux ordres de l'amour;	126
Je te verrais au moins, contente d'un vain songe, Te prêter aux efforts d'un pénible mensonge....	128
Hé bien, dût l'Eternel s'élever contre moi, Je romps tous mes liens, et je vole vers toi.	130
Toi seule de mon cœur tu peux remplir l'abîme: Si mon amour te plaît, je le crois légitime.	132
Rien ne peut m'arrêter, Héloïse m'attend: Je mourrai dans ses bras, et je mourrai content;	134
D'une religion aussi triste qu'austère, Je suis las de traîner la chaîne involontaire,	136
Accablé de mes fers, sous le joug abattu; Dans le vil esclavage il n'est point de vertu;	138
En vain s'ouvre à mes yeux un avenir céleste, Le ciel est dans les tiens, que m'importe le reste?	140
Je reverrai ces lieux, par mon zèle élevés, À l'innocence ouverts, par tes soins cultivés;	142
Ces lieux où la vertu, fière de son supplice, S'impose le tourment et la peine du vice.	144
Oui, je puis de tes soins soulager le fardeau, Diriger de tes sœurs le timide troupeau,	146
Écarter les dangers que leur âme redoute,	

18 J'ai osé substituer et moderniser la ponctuation de 1759: « hélas ! t'en souviens-tu, /Abailard triomphait dans ton coeur combattu ? »

Et du triste devoir leur aplanir la route.	148
Dans ce réduit obscur, séjour du repentir, Elles verront briller les rayons du plaisir.	150
Malheureux! à ce mot je sens croître ma rage. Puis-je réaliser une si douce image?	152
Moi, j'irais dans les lieux où d'innocents appas Livreraient à mon cœur d'inutiles combats;	154
La beauté gémissante assiégerait sans cesse, Sans cesse irriterait ma honteuse faiblesse;	156
Je reverrais l'objet des plus tendres amours, Et sans jamais jouir, je brûlerais toujours! ¹⁹ .	158
Ah!, tout fuirait plutôt un mortel déplorable, Que le désir dévore, et que son être accable,	160
Et toi-même, évitant la trace de mes pas, Détesterais l'amour expirant dans mes bras.	162
Sous un chêne, brisé par les coups du tonnerre, Voit-on se reposer la timide bergère?	164
Voit-on dans la prairie un essaim attaché Sur le pavot mourant ou le lys desséché?	166
Non, non, chassons enfin cet espoir inutile, Reignons dans le néant, il est mon seul asile.	168
Adieu, chère Héloïse, apaise tes douleurs: Vas, goûte le plaisir et laisse-moi les pleurs:	172
Abailard, des amants, fut toujours le plus tendre; Mais quand l'amour n'est plus, adore-t-on sa cendre?	172
D'un mortel malheureux éteins le souvenir, Je n'exige de toi que ton dernier soupir.	174

19 C'est encore moi qui mets le point d'admiration.

VERSION 1761

Abailard à Héloïse, troisième édition, revue & augmentée: suivie d'une pièce sur la mort de Madame***, À Amsterdam. 1761²⁰.

Avertissement. "On trouvera peut être dans cette pièce des idées un peu hardies; mais il faut les pardonner à l'amour désespéré d'Abailard; il vient de recevoir de sa Maîtresse une lettre passionnée, qui lui rappelle son état, ses malheurs: les feux se rallument alors avec autant plus de force qu'il se sent incapable de les satisfaire; il s'échappe, il est vrai; mais tout ce qu'il dit part d'une âme enflammée, et non d'un cœur corrompu. Ce sont des transports dont il n'est pas le maître, et que tous les hommes, dans sa situation, ont sans doute éprouvés. C'est d'après cela que j'ai hasardé quelques traits; je les démens d'avance, s'ils peuvent paraître dangereux, et je prie les personnes qui me liront de ne point juger avec une froide malignité le langage brûlant de la passion, qui ne connaît point de frein, et dont les écarts sont presque toujours excusables.

J'ai été obligé de retrancher les vers de M. Colardeau, que j'avais insérés dans cet ouvrage: quelques beaux qu'ils soient, ils paraîtraient mal liés au reste de l'Épître. J'espère qu'on ne me saura pas mauvais gré d'un sacrifice que je n'ai fait qu'avec peine.

L'espèce d'épigramme qui suit cette Réponse est un hommage à la mémoire d'une femme charmante, qu'un mort prématuré vient d'enlever aux Arts qu'elle aimait, aux malheureux que prévenait sa bienfaisance, à la société dont elle faisait les délices et l'ornement" (pp. III-IV).

ABAILARD À HÉLOÏSE

(Il Faut supposer qu'Abailard dans sa retraite est environné de livres sacrés, à l'instant qu'il veut répondre à Héloïse)

D'une triste morale, interprètes austères;	
Loin de moi, livres saints, vos dogmes, vos mystères.	2
Ces sombres vérités, qu'on adore en tremblant,	
Ne peuvent rassurer mon esprit chancelant.	4
Que m'offrez-vous? Des biens, que la crainte empoisonne;	
Vous montrez le bonheur, Héloïse le donne.	6
Laissez-moi parcourir ce gage de sa foi,	
Cette lettre où son cœur s'élançe encor vers moi.	8
J'y puise à tout moment une erreur qui m'enchançe:	

20 BNF: Ye 20432, in 8°, *Abailard a Héloïse, troisième édition, revue & augmentée : suivie d'une pièce sur la mort de Madame****, A Amsterdam. M.DCC.LXI, 16 p. (III-IV : Avertissement, pp. 5-11 « Abailard à Héloïse »). [Note de BNF : Par Claude-Joseph Dorat. - En vers. - Titre ill. , - Ne contient plus les vers de Colardeau qui figuraient dans l'édition de 1759].

J'y respire les feux, dont brûle mon amante...	10
Mais qu'elle est ma surprise! Et que dois-je penser?	
Entre le ciel et moi, pourrais-tu balancer?	12
Le Ciel triomphe-t-il de mon ardeur jalouse?	
Voudrait-il me ravir le cœur d'une épouse?	14
Héloïse, peux-tu rougir de tes transports!	
Quoi! Ton ardeur n'a pas consommé tes remords!	16
Tes remords! Qu'ai-je dit? Est-ce à toi d'en connaître?	
À la voix de l'amour, ils doivent disparaître.	18
Qu'ils ne flétrissent point tes innocents attraits:	
Mets-tu donc ta faiblesse au nombre de tes forfaits?	20
Chère amante, crois moi, ton Dieu, ce Dieu terrible,	
Ne peut point régner seul sur une âme sensible.	22
Pourrait-il s'offenser d'un impuissant désir,	
Lui, dont le souffle pur enfanta le plaisir?	24
Ne consulte que toi, ta flamme est légitime.	
Il n'est point de vertus, si l'amour est un crime.	26
Sur l'univers entier jette un moment les yeux:	
Animé par l'amour, l'univers est heureux.	28
Ce doux frémissement, ce trouble, cette ivresse,	
Qu'on éprouve en pressant le sein de sa maîtresse,	30
Est un tribut tacite, un hommage enchanteur,	
Que l'homme anéanti rend à son Créateur...	32
À de vains préjugés, cesse d'être soumise:	
Qu'Abailard soit ton Dieu, le mien est Héloïse	34
Oui, fidèle moitié d'un malheureux amant,	
Je t'aime, et mon amour s'accroît par mon tourment;	36
Ce calme prétendu, dont je t'offre l'image,	
N'est dans mon cœur brûlant qu'un éternel orage.	38
Peins-toi le désespoir de ce cœur furieux.	
Mes désirs font encore étinceler mes yeux.	40
Le fer qui m'a laissé cette triste ressource,	
De la nature en moi, n'a pu tarir la source;	42
Plein de tes traits, de toi, de tes feux immortels	
Je retrouve Héloïse aux pieds de nos autels.	44
En vain ton Dieu, le mien, que je ne puis comprendre,	
À la voix d'un ministre est forcé d'y descendre;	46

Je n'adresse qu'à toi mes vœux et mon encens,
 Je n'adresse qu'à toi mes douloureux accents. 48
 Je ne vois que toi seule; oui, ma main téméraire
 Te place à ses côtés, au fond du sanctuaire; 50
 Et quand de toutes parts règne un muet effroi,
 Je t'adore en secret, prosterné devant toi... 52

Ô d'une âme captive impérieux murmure!
 Dieu même se tait, où parle la nature. 54
 Arbitre souverain de mon funeste sort,
 À l'excès de malheur pardonne ce transport. 56
 Les morts dans le tombeau t'offrent-ils leur hommage?
 Rien ne vit plus en moi que ma honte et ma rage. 58
 Sans cesse déchiré par de cruels combats,
 L'existence pour moi n'est plus qu'un long trépas... 60
 Frappe, achève, ou signale aujourd'hui ta puissance:
 Venge-toi, mais en Dieu, d'un mortel qui t'offense. 62
 Toi, dont la voix forma tous ces êtres divers,
 Et du sein du chaos appela l'univers, 64
 Accorde à mes soupirs la grâce qui t'implore:
 Qui m'a déjà créé, peut bien le faire encore. 66
 Brise ces fers honteux, dont mes sens sont liés:
 Rends-moi mes droits, la vie, je tombe à tes pieds... 68
 Héloïse, ah! Plutôt, dans mon ardeur nouvelle,
 J'irais tomber aux tiens et te serais fidèle. 70
 Que la mort à jamais puisse me consumer,
 Si, pour revivre, il faut renoncer à t'aimer! 72

Ainsi, toujours en proie à ce trouble funeste,
 Je vois s'évanouir des jours que je déteste. 74
 Séparé des humains, dans ces sombres réduits,
 Je dévore en secret mes pleurs et mes ennuis. 76
 Tels des feux resserrés au centre de la terre,
 Dans ces abîmes sourds font gronder leur tonnerre, 78
 Se détruisent enfin par leurs propres ardeurs,
 Et s'exhalent dans l'air en stériles vapeurs. 80

Tout ce qui s'offre à moi me confond, m'importune,

Semble me reprocher ma cruelle infortune.	82
Je n'ai que la douleur de régner dans ces lieux* ²¹ ,	
Où je sers de ministre à la rigueur des cieux.	84
J'appesantis le joug de mes jeunes victimes;	
Mon triste désespoir les punit de mes crimes;	86
À des sévères lois j'aime à les asservir:	
Vengé par leurs tourments, je vois avec plaisir	88
Sur leurs fronts abattus, dans leurs regards avides,	
La pale austérité graver ses traits livides,	90
Et de ces malheureux sans cesse environné,	
Je me trouve plus calme, et moins infortuné.	92
Héloïse, à quel point le désespoir m'égare!	
Qui l'eût pensé, qu'un jour je deviendrais barbare?...	94
J'en atteste l'amour, si je vivais pour toi,	
Mes sentiments et mes vœux ne seraient rien pour moi.	96
Quels sont donc les liens d'un devoir si farouche?	
Ah! Vaut-il un baiser imprimé sur ta bouche?	98
Quand je vis de mes jours s'éteindre le flambeau?	
Ton Dieu fut mon asile aux portes du tombeau.	100
Qu'aurais-je fait alors? Tes yeux pleins de tendresse,	
Par des larmes semblaient accuser ma faiblesse.	102
Il fallait t'éviter; ce nouveau culte, hélas!	
Dût fixer un amant arraché de tes bras:	104
Mais qu'il est languissant! quelle faible puissance,	
En captivant mon cœur, y laisse un vide immense?	106
La nature pour moi n'est qu'un désert affreux	
Où parmi des débris, se traîne un malheureux.	108
Sur les plus beaux objets ma vue appesantie	
Étend le voile épais dont elle est obscurcie.	110
Le Soleil, que toujours je préviens par mes pleurs,	
Ne trace pour moi seul qu'un cercle de douleurs:	112
Le silence des bois, le cristal des fontaines,	
La verdure, les fleurs, et l'émail de nos plaines;	114
D'un ciel pur et serein le spectacle riant	
Ne font que redoubler mon ennui dévorant.	116
Je cherche les rochers, et les antres funèbres:	

21 Note de Dorat: "Les moines de Abbaye de Ruis l'élurent pour supérieur."

J'aime à m'ensevelir dans l'horreur des ténèbres;	118
Là, plein de mon outrage, indigné de mes fers,	
Je voudrais me cacher aux yeux de l'univers.	120
Là, j'appelle Héloïse, et, dans ma sombre ivresse,	
Je crois entendre encor ta voix enchanteresse:	122
Un lamentable écho, sur les ailes des vents	
Semble me renvoyer tes longs gémisséments;	124
Et, sans cesse frappant mon oreille surprise,	
Répète en sons plaintifs, Héloïse... Héloïse...	126
Jusques dans le repos ton image me suit:	
Je soupire le jour, et je brûle la nuit;	128
Et quand je crois saisir, embrasser ce que j'aime,	
À mes regards confus je disparais moi-même:	130
Cette nuit même un songe, un songe séducteur	
Avait rempli mes sens de leur première ardeur:	132
J'expirais sur ton sein, et mon âme enivrée	
Errait avec transport sur ta bouche adorée.	134
Ô douce illusion! Ô funeste réveil	
Mon rapide bonheur fuit avec le sommeil:	136
Jetant les yeux sur moi, j'ai détesté tes charmes;	
Ils ont fait mes plaisirs, ils m'arrachent des larmes.	138
Quel état! Mais pourquoi t'offrir ces noirs tableaux,	
Et t'accabler encor du récit de mes maux?	140
Retrace-toi plutôt ce moment de ma gloire,	
Où l'amour, malgré toi, m'accorda la victoire.	142
L'astre du jour baissait: un vent paisible et frais	
Ranimait la verdure et l'ombre des forêts:	144
Ma main sous un berceau te conduisit tremblante;	
J'entendis soupirer ta vertu chancelante.	146
Mes regards enflammés te peignaient le désir,	
J'aperçus dans les tiens le signal du plaisir...	148
Je volai dans tes bras, et ta pudeur secrète,	
Au lieu de te défendre, assura ta défaite.	150
Quels transports redoublés, hélas! T'en souviens-tu?,	
Abailard triomphait dans ton cœur combattu.	152
Ta voix éteinte en vain me reprochait mon crime:	
J'embrassais de mes feux ma mourante victime.	154
La foudre aurait grondé, je n'entendais plus rien,	

Heureux pour mon transport, plus heureux pour le tien.	156
Si j'étais près de toi, peut-être, chère amante,	
Tu pourrais ranimer ma force languissante:	158
Dans tes yeux je verrais éclore un nouveau jour;	
La nature obéit aux ordres de l'amour.	160
Je te verrais au moins, contente d'un vain songe,	
Te prêter aux efforts d'un pénible mensonge...	162
Hé bien, dût l'Eternel s'élever contre moi,	
Je romps tous mes liens, et je vole vers toi.	164
Toi seule de mon cœur tu peux remplir l'abîme:	
Si mon amour te plaît, je le crois légitime.	166
Héloïse m'appelle, Héloïse m'attend:	
Je mourrai dans ses bras, et je mourrai content;	168
D'une religion aussi triste qu'austère,	
Je suis las de traîner la chaîne involontaire;	170
Consumé de regrets, sous le joug abattu;	
Dans le vil esclavage, il n'est point de vertu.	172
Je préfère Heloïse à mes vœux, au Ciel même:	
Et, fût-ce un crime enfin, c'est un crime que j'aime!	174
Je reverrai ces lieux, par mes mains élevés,	
À l'innocence ouverts, par tes soins cultivés;	176
Ces lieux où la vertu, fière de son supplice,	
S'impose les ennuis et la peine du vice.	178
Oui, je puis de tes soins soulager le fardeau,	
Diriger de tes sœurs le timide troupeau,	180
Écarter les dangers que leur âme redoute,	
Et du triste devoir leur aplanir la route:	182
Dans ce réduit obscur, séjour du repentir,	
Tu verras briller les rayons du plaisir.	184
Malheureux! Pour moi seul ce mot est un outrage.	
Puis-je réaliser une si douce image?	186
Moi, j'irais dans des lieux où tes jeunes appas	
Livreraient à mon cœur d'inutiles combats?	188
La beauté gémissante assiégerait sans cesse,	

Sans cesse irriterait ma honteuse faiblesse?	190
Je reverrais dans les pleurs s'éteindre tes beaux jours, Et sans jamais jouir, je brûlerais toujours...	192
Que dis-je? Tout fuirait un mortel déplorable, Que le désir dévore, et que son être accable;	194
Et toi-même, évitant la trace de mes pas, Tu maudirais l'amour, expirant dans mes bras.	196
Sous un chêne brisé par les coups du tonnerre, Voit-on se reposer la timide bergère?	198
Voit-on dans la prairie, un essaim attaché Sur le pavot mourant ou le lys desséché?	200
C'en est fait; étouffons cet espoir inutile: Pour les infortunés la tombe est un asile.	202
Va, cesse de chérir un fantôme d'amant, Que l'amour seul anime, et dispute au néant.	204
À conserver ton cœur est-ce à moi de prétendre? Lorsque l'amour n'est plus, adore-t-on sa cendre?	206
Ferme, ferme, l'oreille à ma mourante voix: J'expire.... Dieu te parle... obéis à ses lois.	208
Dans l'ombre de son temple ensevelis tes charmes: Offre à ce dieu jaloux tes amoureuses larmes;	210
Des plus funestes feux éteins le souvenir. Je n'exige de toi que ton dernier soupir.	212

VERSION 1761

Lettres en vers, ou Épîtres héroïques et amoureuses, Paris, Jorry, 1766²².

“Lorsque je donnai les lettres de Barnevelt et de Zéila, j’en promis douze dans le même genre, et j’étais bien disposé à tenir ma parole; mais j’ai craint d’épuiser l’indulgence du public, toujours passagère, et toujours plus facile à perdre qu’à obtenir. J’ai senti son refroidissement vague ou fondé; et j’ai crû qu’il me pardonnerait d’être parjure, pourvu que je ne me devinsse pas ennuyeux.

Voici les trois ouvrages que j’ai annoncés; ils terminent la collection de Lettres; et quoiqu’on dise, je ne me repentirai pas d’avoir employé quelques vides de ma vie à cultiver un genre intéressant, qui donne à l’âme toutes les émotions dont elle est susceptible, peint tour à tour l’abattement de la douleur ou l’ivresse du plaisir, arme l’amour d’un poignard ou le couronne de fleurs, remet sous nos yeux plusieurs sujets dont la tragédie n’ose s’emparer, et réunit le double mérite de favoriser la paresse, en développant la sensibilité.

Ces lettres avaient déjà paru; mais les changements que j’ai faits dans les deux premières les rendent comme nouvelles [...]

La réponse d’Abailard est absolument neuve. Celle que je hazardai, il y a quelques années, est pleine d’hardiesse et d’un libertinage d’imagination que je désavoue. Ce n’est jamais Abailard que je fais parler, c’est toujours moi qui parle à sa place. Je n’avais point la force alors d’approfondir l’abîme de douleur où cet amant est plongé: celle-ci, je l’imagine, est plus vraie et mieux conçue; j’ai tâché d’y peindre les ravages d’un feu qui s’irrite et fermente sans explosion dans un cœur isolé, ces combats de l’amour et de la pitié, où l’avantage est toujours pour l’amour; ces déchirements d’un être séparé de lui même, qui ne conserve d’énergie, que pour mieux sentir sa faiblesse et prouver que, tout dans l’homme, est subordonné à ce physique impérieux que l’on aime à vaincre, mais qu’il est affreux de n’avoir plus à combattre. Il fallait que le désespoir d’Abailard ne ressemble point à celui d’Héloïse; leur situation, qui paraît la même, est, en effet, bien différente. Héloïse a du [sic] moins un plaisir qu’on ne peut lui ôter; celui d’avoir sacrifié à ce qu’elle aime, tout ce dont elle aurait pu disposer pour un autre. Abailard n’a rien que le console. Le passé, le présent, l’avenir se rejoignent pour le tourmenter, et depuis que la Providence a fait des malheureux, il est un de ceux dont elle a, si on peut le dire, perfectionné l’infortune. Ses expressions ne doivent point se ressentir de son état, et il doit retrouver dans son âme toute la virilité du sexe qu’il a perdu.

Quelques personnes seront peut-être curieuses de confronter les anciennes pièces avec les nouvelles: les premières se trouvent dans plusieurs collections, et entr’autres, dans “le plus joli des recueils”. (pp. I-VIII)

22 BNF: Ye-20452, in 8^a, Paris, Jorry. (I-VIII Notice ou Avertissement de l’auteur [sans titre], pp. 9-20 « Octavie, soeur d’Auguste, à Antoine », pp. 21-32 « Hero à Léandre », pp. 33-51 « Abailard à Héloïse ».

Abailard à Héloïse

Héloïse, est-il vrai? J'ai réveillé ta flamme;	
J'ai troublé le repos, qui rentrait dans ton âme;	2
Ce cœur, où Dieu peut-être allait enfin régner,	
Déchiré par mes mains, recommence à saigner!	4
Trop coupable Abailard! Trop sensible Héloïse!	
Amants infortunés!... Quelle fut ta surprise,	6
Quand ton oeil reconnut ces traits baignés de pleurs,	
Où ma tremblante main a tracé nos malheurs ?	8
Le Ciel m'a-t-il chargé d'empoisonner ta vie ?	
La paix te restait seule, et je te l'ai ravie!	10
Pardonne... que veux-tu ? Comme toi je languis:	
Laisse-moi dans ton sein répandre mes ennuis;	12
Me plonger dans l'amour, m'y concentrer sans cesse,	
Et, pour l'accroître encor, parler de ma faiblesse.	14
J'ai gardé trop longtemps un silence orgueilleux,	
Et mon cœur, trop longtemps, a renfermé ses feux.	16
Du sort qui m'accabla quand la rigueur extrême	
Vint séparer de toi la moitié de toi-même;	18
Aux plus cruels regrets condamné pour toujours,	
Quand je vis, loin de nous, s'envoler nos beaux jours;	20
J'ai cru que la sagesse, et surtout que la grâce	
Pourraient de mon esprit en effacer la trace.	22
Pour vaincre mon amour, j'osai m'ensevelir:	
Contre lui par des vœux je croyais m'aguerrir:	24
Vaine précaution! Contre sa folle ivresse	
Que peuvent la raison, la grâce et la sagesse!	26
Que peuvent les serments ? Ardeurs, transports, désirs,	
Tout me reste, Héloïse, excepté les plaisirs.	28
Cet abandon du cloître, et ce silence horrible,	
Tout me livre à moi-même, et me rend plus sensible.	30
C'est, en pensant à toi, que je crois t'oublier;	
Dieu me menace en vain, et j'ai beau le prier,	32
Tu triomphes toujours: oui, ma main téméraire	

Te place, à ses côtés, au fond du sanctuaire: 34
Et, quand de toutes parts règne un muet effroi,
Prosterné devant lui, je n'adore que toi. 36
Oui, ce calme trompeur, dont je t'offre l'image,
N'est, dans mon cœur brûlant, qu'un éternel orage. 38
Peins-toi le désespoir de ce cœur furieux;
Ma flamme fait encore étinceler mes yeux: 40
Désoccupé de tout, cette flamme trop chère
De mon oisiveté devient l'unique affaire... 42
Loin de moi, livres saints: vos sombres vérités
Ne peuvent consoler mes esprits agités; 44
Que m'offrez-vous? Des biens que la crainte empoisonne;
Vous montrez le bonheur, Héloïse le donne. 46

Mais quel trouble soudain a glacé tes transports?
Héloïse amoureuse a senti des remords! 48
Des remords, Héloïse!... est-ce à toi d'en connaître?
À la voix de l'amour ils doivent disparaître. 50
Ah ! Qu'ils ne fouillent point tes innocents attraits;
Mets-tu donc ta faiblesse au nombre des forfaits? 52
Va, notre Dieu n'est point un tyran formidable.
Un feu, qu'il alluma, peut-il être coupable? 54
Pourrait-il s'offenser d'un impuissant désir,
Lui, dont le souffle pur enfanta le plaisir? 56
Héloïse, crois-moi, ta flamme est légitime;
Quelles sont nos vertus, si l'amour est un crime? 58
Sur l'univers entier jette un moment les yeux;
Animé par l'amour, l'univers est heureux. 60
Ce doux frémissement, ces feux et cette ivresse,
Que l'amant fait passer au sein de sa maîtresse, 62
Cette extase muette et ce trouble enchanteur,
Sont de secrets tributs qu'il rend à son auteur. 64

Qu'ai-je dit? Malheureux! Ô Ciel! Où m'égaré-je?
À mon profane amour, je joins le sacrilège! 66
Arbitre souverain de mon funeste sort,
À mes sens égarés pardonne ce transport. 68
Tu le sais, abattu sous la haire et la cendre,

D'un trop cher souvenir je voudrais me défendre:	70
Déchiré devant toi par de cruels combats, L'existence pour moi n'est plus qu'un long trépas.	72
Mon Dieu! Lorsqu'à tes lois mon âme s'est soumise, Je ne t'ai point juré d'oublier Héloïse;	74
Et mon fatal amour, qui blesse ta grandeur, Sans cesse me punit, et te sert de vengeur...	76
Sois plus forte, Héloïse, et donne-moi l'exemple; Dieu va te soutenir, Dieu t'appelle en son temple	78
Va, cours, tombe à ses pieds; tombe aux pieds des autels; Renonce pour jamais à tes feux criminels;	80
Que la religion, t'armant d'un saint courage, De son auguste main repousse mon image:	82
Mon image trop chère, et qui fait tes tourments: Je te remets ta foi, te remets tes serments.	84
Pour te rendre à ton Dieu, je te rends à toi-même; La paix renaît bientôt, quand c'est lui que l'on aime.	86
C'est de lui désormais qu'il faut t'entretenir, Et du fond de ton cœur c'est moi qu'il faut bannir.	88
Peux-tu m'aimer encor? C'est moi de qui l'adresse, Par l'attrait des faux biens, égara ta jeunesse:	90
Séduite par moi seul, par mes discours trompeurs, Tes lèvres ont touché la coupe des pécheurs.	92
C'est moi, de qui la main, couronnant la victime, T'a caché sous des fleurs, le penchant de l'abîme:	94
Compte si tu le peux, tes soins et tes chagrins, Que de jours orageux pour quelques jours sereins!	96
Rassemble de l'amour les ennuis et les peines, Et ses jaloux transports et ses alarmes vaines,	98
Mets à part ses douceurs, ses passagers désirs; Et vois combien ses maux surpassent ses plaisirs.	100
Rappelle-toi, surtout, pour affermir ta haine, Ces jours de deuil, ces jours, où respirant à peine,	102
Courbé sous mes malheurs, je m'en fis de nouveaux, Où, dans tous les mortels, je crus voir des rivaux.	104
Ma faiblesse en mon cœur enfanta les alarmes;	

Je redoutais en toi ta jeunesse, tes charmes,	106
Un sexe trop facile, et prompt à s'enflammer;	
Je redoutais, surtout, l'habitude d'aimer.	108
J'en hâtai, chaque jour, l'horrible sacrifice;	
Songeant à mon repos, je pressais ton supplice.	110
Je désirai qu'un cloître, asile redouté	
Pour dissiper ma crainte, enfermât ta beauté,	112
Les caresses, les pleurs d'Héloïse attendrie,	
Rien ne pouvait calmer ma sombre jalousie;	114
Et, ton amour lui-même augmentant mon effroi,	
Je voulus que ton Dieu me répondît de toi.	116
Oui, de ma propre main, je traînai la victime.	
Je te donnais à lui! Mais, Ô fureur ! Ô crime!	118
Retenant mon présent, arraché de mes mains,	
Je te donnais à lui, pour t'ôter aux humains.	120
Tu me disais: ordonne, et choisis ma demeure,	
Où veux-tu que je vive, où veux-tu que je meure?	122
Abailard, je suis prête... et moi, dans ces moments,	
Je gouttais le plaisir, au sein de mes tourments.	124
Portiques révéérés, asiles respectables,	
Aux profanes regards dômes impénétrables;	126
Grâce à la piété, qui veille autour de vous,	
Combien vous assurez le bonheur d'un jaloux!	128
Que je fus soulagé de t'y voir renfermée,	
Et de te voir soustraite au péril d'être aimée!	130
J'attendais le moment, où quelques mots cruels	
T'enlèveraient à moi, comme à tous les mortels.	132
Par l'offre de ta dot je sus bientôt séduire	
Celle qui sur tes sœurs exerçait son empire.	134
Et cette femme enfin, secondant ton bourreau,	
Dans son cloître, pour toi, me vendit un tombeau.	136
Ah ! D'un pareil amour n'es-tu pas indignée?	
Ne vois-tu pas le piège où tu fus entraînée!	138
À des transports honteux, cesse de t'emporter,	
Et d'aimer un mortel que tu dois détester...	140
Me détester! Qui! Moi!... Non, ma chère Héloïse...	
Non.. Tu ne le dois pas... Ta foi me fut promise;	142

Je réclame ton cœur, il est encore à moi...
 Beaucoup plus qu'à ce Dieu... que je trahis pour toi. 144
 Mes douloureux affronts, tes maux que je partage
 Jusqu'aux emportements de ma jalouse rage: 146
 Tout m'assure à jamais une âme, où j'ai régné
 Je suis trop malheureux pour être dédaigné. 148

Sur les plus beaux objets ma vue appesantie
 Etend le voile épais dont elle est obscurcie. 150
 Le soleil, que toujours je préviens par mes pleurs,
 Ne trace pour moi seul qu'un cercle de douleurs. 152
 Je cherche les rochers, et les antres funèbres,
 J'aime à m'ensevelir dans l'horreur des ténèbres; 154
 Là, plein de mes ennuis, indigné de mes fers,
 Je voudrais me cacher aux yeux de l'univers. 156
 Là, j'appelle Héloïse, et, dans ma sombre ivresse,
 Je crois entendre encor ta voix enchanteresse, 158
 Un lamentable écho, sur les ailes des vents,
 Semble me renvoyer tes longs gémisséments, 160
 Et, sans cesse frappant mon oreille surprise,
 Répète en sons plaintifs, Héloïse... Héloïse... 162

Je descends quelquefois dans le temple sacré,
 Et, fixant les tombeaux, dont je suis entouré, 164
 Avec recueillement je me dis en moi-même,
 Voilà donc la demeure, et l'asile suprême, 166
 Le terme, où les amants heureux ou malheureux
 Verront s'évanouir leur tendresse et leurs feux. 168
 De moment en moment, il vient ce jour horrible,
 Où la mort glace enfin le cœur le plus sensible; 170
 Et c'est là qu'Abailard, pour toujours renfermé,
 Ne se souviendra plus d'avoir jamais aimé... 172
 Là, se perdent les rangs... les vertus et les charmes;
 Après de tristes jours, prolongés dans les larmes, 174
 C'est donc là qu'Héloïse!... Et soudain oppressé,
 Au milieu des cercueils je tombe renversé. 176

Prends pitié de mes maux, du feu qui me consume...

De ce poison brûlant, tout aigrit l'amertume; 178
Tout me blesse et me nuit... Ah! Pénètre avec moi
Dans les replis d'un cœur qui ne s'ouvre qu'à toi. 180
Combien je suis changé! Moi-même j'en frissonne,
Je hais et je maudis tout ce qui m'environne, 182
Et m'applaudis souvent de régner dans ces lieux,
Où je sers de ministre à la rigueur des cieux. 184
J'appesantis le joug de mes jeunes victimes,
Ma jalouse fureur les punit de mes crimes, 186
J'aime à voir la pâleur de leurs fronts pénitents,
Et l'aspect de leurs maux, adoucit mes tourments... 188
Héloïse ! À quel point le désespoir m'égare!
Qui l'eût pensé, qu'un jour je deviendrais barbare! 190

Tu le sais, Héloïse, en des temps plus heureux
Je fus, ainsi que toi, sensible et généreux. 192
L'indigence jamais ne me fut importune,
J'ouvrais mon âme entière aux cris de l'infortune: 194
Autant que je l'ai pu, dans mes obscurs destins,
J'ai goûté la douceur d'être utile aux humains. 196
La bienfaisance, alors, sûre de mon hommage,
Pour entrer dans mon cœur, empruntait ton image. 198
En vain mes ennemis, ardents persécuteurs,
Diffamaient saintement ma croyance et mes mœurs; 200
Pour mieux m'assassiner, se paraient d'un beau zèle,
Semblaient d'un Dieu vengeur embrasser la querelle; 202
Et, défendant partout qu'on osât m'approcher,
Déjà, pour plaire au ciel, allumaient mon bûcher; 204
Je riais, sur ton sein, de leur haine farouche,
Et j'étais consolé par un mot de ta bouche: 206
Je plaignais ces mortels, ces savants ténébreux
Toujours vils et cruels, et souvent dangereux; 208
J'oubliais, avec toi, ces absurdes systèmes,
Démentis l'un par l'autre, et détruits par eux-mêmes; 210
Et je savais unir, par un heureux lien,
Les plaisirs d'un amant aux devoirs d'un chrétien. 212

Ô jours trop fortunés !... Ô jours de mon ivresse!

Où je laissais, sans crainte, éclater ma tendresse;	214
Où rien n'interrompait ce commerce enchanteur,	
Ce doux épanchement de l'esprit et du cœur,	216
Où libre de te voir, et chargé de t'instruire,	
J'aimais à t'égarer, au lieu de te conduire;	218
Où, pour toute leçon, à tes pieds prosterné,	
Je te peignais l'amour que tu m'avais donné !...	220
Tu n'as point oublié cet instant de ma gloire,	
Ce moment où j'obtins la première victoire.	222
Les parfums du matin s'exhalaient dans les airs;	
Un jour voluptueux colorait l'univers.	224
Plus riante et plus belle, au gré de mon ivresse,	
La nature semblait pressentir ta faiblesse.	226
Tes yeux, qu'obscurcissait une douce vapeur,	
S'ouvraient sur Abailard avec plus de langueur.	228
Ma main sous un berceau te conduisit tremblante,	
J'entendis soupirer ta vertu chancelante;	230
Mes regards enflammés t'exprimaient le désir;	
J'aperçus dans les tiens le signal du plaisir...	232
Je volai dans tes bras... en vain ta voix éteinte,	
À travers cent baisers, murmurait quelque plainte,	234
Je ne t'écoutais plus, je n'entendais plus rien;	
Heureux par mon transport, plus heureux par le tien.	236
Ah ! Détourne les yeux de ce tableau profane,	
Tout me consterne ici, m'accuse et me condamne.	238
Devant moi se découvre un avenir vengeur;	
Et la voix de mon Dieu tonne au fond de mon cœur.	240
Toi ! qui creusas l'abîme, où ton courroux me laisse,	
J'espérais que ton bras soutiendrait ma faiblesse;	242
J'ai cru que, ta bonté descendrait jusqu'à moi;	
Et que les passions se tairaient devant toi:	244
Hélas ! Dans ces réduits ont-elles plus d'empire ?	
Serait-il des penchants que tu ne peux détruire?	246
Je pleure, je gémis, et les nuits et les jours;	
Je me repens, t'implore, et je brûle toujours.	248
Frappe enfin, et punis un mortel qui t'offense:	
Fais, au pied de l'autel, éclater ta vengeance;	250

Et, puisque tu n'as pu m'arracher mon penchant, Pour éteindre l'amour, anéantis l'amant.	252
Ô ma chère Héloïse, ô toi que j'ai perdue, Toi, que j'égare encore, éloigné de ta vue:	254
Où me cacher ? Où fuir un feu trop dévorant Qui vit dans mes soupirs et coule avec mon sang?	256
Cette terre où je rampe a-t-elle assez d'abîmes, Si l'oeil perçant d'un Dieu vient à compter mes crimes!	258
Que de faibles mortels mon exemple a séduits! Que de coupables feux, par les miens enhardis!	260
Dans les lieux les plus saints, nos fautes sont connues; Nos lettres, tu le sais, sont partout répandues,	262
On les lit, on s'y plaît; on y puise un poison, Qui, pour aller au cœur, enivre la raison:	264
La jeunesse, livrée à tout ce qui l'abuse, Dans ses dérèglements nous cite pour excuse:	266
Notre amour malheureux fait encor des jaloux, Et ce n'est point pécher, que pécher après nous...	268
Il est temps, il est temps de se vaincre soi-même, De contraindre nos feux à cet effort suprême:	270
Nos longs égarements, sources de nos malheurs, Veulent, pour s'expier, de la honte et des pleurs.	272
Pleurons, et rougissons; du sein de la poussière, Elevons vers le ciel notre ardente prière;	274
Peut-être que ce ciel, à la fin désarmé, Au cri du repentir ne sera plus fermé.	276
Cesse de m'inviter, hélas! trop indiscreète, À venir partager tes soins et ta retraite.	278
Qui, moi! De tes devoirs soulager le fardeau, Diriger de tes sœurs le docile troupeau;	280
Les sauver des périls que pour moi je redoute, Des vertus que je fuis, leur aplanir la route!	282
Moi! J'irais dans des lieux où tes jeunes attraits... Non, ce n'est plus pour moi que ces plaisirs sont faits.	284
Sous un chêne, brisé par les coups du tonnerre,	

Voit-on se reposer la timide bergère ?	286
Voit-on, dans la prairie, un essaim attaché	
Sur le pavot mourant ou le lis desséché?	288
Si tu pouvais me voir, l'oeil creusé par les larmes,	
Baissant toujours ce front qui t'offrit quelques charmes;	290
De spectres effrayants toujours environné,	
Sombre, défait comme eux, et comme eux décharné:	292
Tu voudrais bien plutôt éviter cette image;	
Et, loin de le chercher, tu fuirais mon passage.	294
Ne me prodigue plus le nom de fondateur,	
Je suis un malheureux, je suis un corrupteur,	296
Qui, dans l'affreux moment où la raison l'éclaire,	
Frémit de son amour, que pourtant il préfère;	298
Arrache, avec effort, un cœur trop criminel,	
Qui, la bouche collée aux marches de l'autel,	300
Dans la religion espérant un refuge,	
Attend la grâce encore, ou l'arrêt de son Juge,	302
Joins tes remords aux miens, surtout ne m'écris plus:	
Cachons-nous désormais des soupirs superflus:	304
Oui, laissons entre nous un intervalle immense;	
Espérons tout du temps, et surtout du silence:	306
Va, cesse de chérir un fantôme d'amant,	
Que l'amour seul anime et dispute au néant.	308
Dieu le veut... dans son temple ensevelis tes charmes;	
Offre à ce Dieu jaloux tes pénitentes larmes;	310
Et que ces pleurs enfin effacent, à leur tour,	
Tous les pleurs qu'Héloïse a versés pour l'amour.	312
Si la mort, dans ces lieux, devantant ma vieillesse	
Vient terminer des jours, tissés par la tristesse;	314
Je veux qu'au paraclet Abailard soit porté,	
Et, que dans cet état, il te soit présenté;	316
Non, pour te demander un regret inutile,	
Mais, pour fortifier ta piété fragile,	318
Plus éloquent que moi, ce spectacle cruel	
Te dira ce qu'on aime, en aimant un mortel.	320